

*Alain Defossé*  
On ne tue pas  
les gens

roman

« Visiblement,  
la nuit n'est pas finie. »

Flammariion

Extrait de la publication

# On ne tue pas les gens

Alain  
Defossé



« Je n'ai pas vu une seule chemise bleue, pas une voiture bleue, pas un seul uniforme. Personne ne m'a interrogé, ni le lendemain, ni après, ni depuis. Pourtant j'étais au bar ce soir-là. J'ai passé la soirée au bar ce soir-là. Ce soir-là, j'ai été le dernier à quitter le bar et les protagonistes de l'affaire, vivants et morts. Je me suis tu. Cela fait dix ans que je me tais. »

« Ce soir-là », Alain Defossé est le témoin d'une soirée qui se conclura par un meurtre. Tout à la fois récit intime, autoportrait impudique et enquête au suspense angoissant, *On ne tue pas les gens* est un livre puissant, habité par l'urgence à raconter enfin cette inquiétante nuit de juillet 1999.

*Traducteur d'Irvine Welsh, Chuck Palaniuk, Joseph Connolly et de Bret Easton Ellis (American Psycho), Alain Defossé, né en 1957, est aussi l'auteur de sept romans et récits parmi lesquels Chien de cendres (Panama, 2006) et Mes Inconnues (Phébus, 2011).*

Flammarion

On ne tue pas les gens

Du même auteur

*Les Fourmis d'Anvers*, Salvy, 1991 ; Le Rocher, 2007.

*Retour à la ville*, Salvy, 1996 ; Joca Seria, 2012.

*Dimanche au Mont Valérien*, Joca Seria, 2000.

*Dans la douceur du soir*, Parc Éditions, 2004.

*Chien de cendres*, Panama, 2006.

*L'Homme en habit*, Le Rocher, 2007.

*Mes Inconnues*, Phébus, 2011.

Alain Defossé

# On ne tue pas les gens

*roman*

Flammarion

© Flammarion, 2012.  
ISBN : 978-2-0812-8063-2

*Nous vivons à la merci de certains silences.*

Patrick Modiano,  
*Le Café de la jeunesse perdue.*





Je n'ai pas vu une seule chemise bleue, pas une voiture bleue, pas un seul uniforme. Personne ne m'a interrogé, ni le lendemain, ni après, ni depuis. Pourtant, j'étais au bar ce soir-là. J'ai passé la soirée au bar ce soir-là. Ce soir-là, j'ai été le dernier à quitter le bar et les protagonistes de l'affaire, vivants et morts. Je suis le dernier témoin. Ce n'est pas la télévision qui ment, ce sont les gendarmes qui n'ont pas su. Sinon, ils m'auraient recherché, j'étais facile à trouver. Mais on ne leur a rien dit. On ne leur a pas parlé de moi. Je me suis tu. Cela fait dix ans que je me tais.

Je ne voulais pas écrire ce livre, ce récit, ce témoignage, comme on voudra. Ce n'était pas un projet. C'était un chagrin, un arrière-goût persistant de chagrin, un poids de chagrin sur la poitrine, comme on en traîne tous. C'était, dans un recoin de ma vie, une anecdote dont je me serais volontiers passé, et sur laquelle je m'efforçais de fermer les

yeux. Par lâcheté, par délicatesse, par respect. Par crainte. Par colère aussi. Par sentiment d'inutilité puisque tout le monde est mort à présent. C'était une question latente : aurais-je dû parler, à l'époque, me manifester ? Je ne l'ai pas fait, certain tout d'abord d'une erreur si énorme qu'elle se résoudrait d'elle-même, et que mon intervention risquait de l'approfondir encore, de l'aggraver, persuadé ensuite d'une collusion si puissante, si hermétique, que cela ne servirait à rien si même j'étais entendu, et enfin par simple tristesse, je me suis tu par tristesse, tandis que les derniers remous de cette histoire traînaient encore dans les journaux, dans ma tête, dans la ville. Le malaise de se taire se faisait moins vif le temps passant, la ville s'éloignait de ma vie, je m'éloignais d'une ville où plus rien ne m'attachait, où je ne reconnaissais plus grand-chose, plus grand monde. Un meurtre a signé pour moi la fin d'une époque : c'est égoïste mais c'est vrai.

Et puis j'ai vu par hasard, sur un programme de télévision, ou en bande-annonce, je ne sais plus, la diffusion prévue de cette émission « Faites entrer l'accusé » que je connais, que j'avais parfois suivie. Ce que j'appelle égoïstement la fin d'une époque serait soudain livré à tous, les lieux, les gens, les instants que j'ai tus pendant dix ans exhibés, donnés à voir à tout un chacun. Didier devenait

Tallineau l'homme aux deux visages. Ma lâcheté m'a ricané au visage. Ma tristesse s'est révoltée contre elle-même. J'ai regardé cette émission, je l'ai enregistrée. Et j'ai décidé d'écrire, quand même.

*Lundi 19 juillet 1999, 20 h 40.*

*Je suis à Château, Châteaubriant, la ville la plus proche de ma maison de campagne. Comme souvent, je vais dîner à la Roma, une excellente pizzeria dont je connais bien les patrons. Cela fait sept ou huit ans que j'y suis fidèle, j'ai suivi les changements de personnel et de décor. Le menu, lui, est resté le même, la qualité aussi. Je n'ai pas réservé, et le restaurant est plein. Le temps qu'une table se libère, je fais un tour en ville, je vais prendre un apéritif dans un café ouvert le lundi soir. Les rues sont presque désertes, tous les commerces fermés. Des grosses vasques suspendues aux réverbères, débordantes de géraniums, de pétunias violets, de petits bégonias blancs, des gouttes tombent, sonores, sur le trottoir. L'arrosage automatique vient de s'arrêter. La chaussée est mouillée. Je me trouve dans la rue Aristide-Briand quand on me hèle. C'est un groupe de deux ou trois garçons et une jeune femme. L'air un peu allumé, agité, agressif en filigrane. À distance, ils me demandent quelque chose, l'heure. Je*

*dis vers neuf heures, à peu près. Ils me demandent pourquoi je ne consulte pas ma montre. Ce qu'ils ont pris pour une montre est un bracelet d'argent représentant un serpent à deux têtes, que m'a offert mon amie Apolline, dans cette même ville, l'été précédent. Le bracelet les intéresse, autant qu'une montre. Montre ou bracelet, c'est un prétexte. Ils se font insistants. À Châteaubriant, le silence est lourd, un lundi d'été, à l'heure du dîner. On entend les martinets piailler dans l'air du soir, gobant d'un toit à l'autre les derniers insectes. Je regarde mieux les jeunes gens qui me font face. Des Turcs probablement, des gamins de la cité. Ils s'approchent, l'anecdote pourrait très vite mal tourner. Soudain, la jeune femme qui les accompagne leur dit « laissez tomber ». Elle est belle cette jeune fille, ou jolie seulement, avec de longs cheveux noirs, libres, entièrement vêtue de blanc, jusqu'à ses chaussures à semelles épaisses, des bottines me semble-t-il. Elle est assez belle pour les commander. Alors ils laissent tomber, à regret. Je m'éloigne vers le restaurant. C'est la première fois, ici, qu'un incident de ce genre m'arrive à la lumière du jour, autrement que dans un bar, la nuit.*

En 1992, j'ai acheté cette maison isolée dans une campagne isolée. Une de ces silencieuses étendues rurales de la Bretagne intérieure, simplement emblématiques de la notion de campagne : très vertes, sinistres en hiver, paradisiaques en demi-saison, ponctuées de lacs, rivières, forêts, calvaires, où le bureau de poste du bourg n'ouvre que le matin, où la seule manifestation de vie, dans toute une journée, peut être le passage du car scolaire ou les tirs de chasseurs au loin. Un lieu fait pour l'écriture et pour le silence, pour la solitude et le silence, pour la liberté fallacieuse que procure le silence, une drogue douce et traître. Rien n'est plus addictif que le silence parfait de la campagne : quand on l'a connu, il suscite une dépendance qui ne vous lâchera plus.

La ville dont je parle, Châteaubriant, est la plus proche, une vingtaine de kilomètres. La décrire, c'est d'abord la situer : à égale distance de Rennes

au nord, de Nantes au sud, de Saint-Nazaire à l'ouest, de Laval à l'est, Châteaubriant abrite treize mille âmes réunies au milieu de partout, au centre de nulle part. Une sous-préfecture autrefois prospère, aujourd'hui en déshérence. Je l'ai découverte et dans le même temps adoptée, aimée infiniment, pour l'aisance désuète de ses maisons bourgeoises, le sentiment palpable qu'on y avait d'un temps passé, d'une richesse à jamais défaite. Les certitudes du siècle passé et du siècle précédent investies dans des propriétés à festons de bois, à jardins de buis, un hôtel de ville de pierre blanche dans une région de schiste. Châteaubriant était largement sinistrée quand je l'ai connue. Les grands axes routiers l'avaient délaissée, la gare et les voies de chemin de fer étaient désaffectées, les fonderies, les entreprises de charrues et de matériel agricole fermaient. Le secteur tertiaire vivotait, médiocrement, sans parvenir à suivre l'expansion qu'il connaissait partout ailleurs. Il ne restait à la ville que sa mémoire de vieille provinciale déclassée, au milieu de son inutile verte campagne et, prolongation de cette mémoire, une certaine chaleur nocturne que se transmettaient les jeunes gens, de café en bar, la chaleur de l'alcool comme témoignage de la vie qui persiste. La première fois que je l'ai découverte, que je m'y suis aventuré, c'était de nuit. Je venais de ma maison, je découvrais les lieux qui en seraient forcément, un peu, le prolongement, le jardin citadin. Cette soirée avait toute la magie des

premières fois. De cette médiocre petite ville je faisais une forêt de possibilités. Je traversais le centre, le cernais, repérais vite les trajets d'un point à l'autre, la forme de la ville. Je ne connaissais encore le nom de rien. Je m'arrêtais au bord d'un étang, avec ses frondaisons et ses berges douces, derrière moi les remparts du château. Je m'enchantais de tout, d'un détail, de la courbe d'une ruelle, d'un pont, d'une place, de la dimension spécifiquement humaine des maisons. Je me faisais un avenir parallèle avec trois rues commerçantes, le reflet de la lune sur l'étang immobile, des errances nocturnes promises dans le parc du château, la lumière jaune et les rires qui émanaient de quatre ou cinq établissements ouverts tard.

J'ai poussé ce soir-là la porte de l'un d'eux, au hasard. Il portait un nom américain, que j'ai oublié. C'était visiblement un lieu à tendance rock. Les patrons portaient cheveux longs et tatouages. Ils étaient extrêmement aimables, comme les rockers, les bikers, les chevaucheurs de grosse cylindrée peuvent l'être. Ce premier soir, j'y ai bu une seule bière. J'avais le sentiment d'être là en intrus, ou entré par erreur, un égaré que l'on recevait avec une gentillesse un peu contrainte. Un mouvement invisible, diffus, m'indiquait que l'établissement allait fermer, bien qu'il fût encore assez tôt. Il n'y avait pas de musique. Du matériel hi-fi était empilé dans un coin de la salle. Un des gérants, un



moustachu je me souviens, m'a dit qu'ils fermaient tôt parce qu'ils fermaient. Cessation d'activité, changement de propriétaire. C'était le dernier soir, un peu écourté. Les probables habitués n'étaient pas là, parce que c'était, véritablement, la fin. La bière qu'on me servait était sans doute l'ultime. J'ai été par hasard le dernier client de mon premier bar. Le dernier témoin. Dans la première fois, tout est toujours en germe. Situé en contrebas du château, tout près de l'étang de la Torche, il s'appellerait plus tard La Louisiane. On l'appellerait plus tard encore le bar du crime.

*Lundi 19 juillet 1999, 21 h 15.*

*Réussir une calzone au feu de bois est un tour de force. Soit la croûte grille et l'œuf est dur mais le fromage fondu, soit l'œuf est coulant mais le fromage pas cuit, et la croûte molle. Je tranche la pâte fine, avec ce couteau à scie et lame arrondie qu'ils viennent d'importer au restaurant. Parfaite, comme toujours. Dire qu'il faut venir ici, au fin fond de la Bretagne, au royaume de la crêpe, pour manger la meilleure pizza du monde. En arrière-fond, mais dominant la musique d'ambiance (la radio), résonne la voix de Mme le maire, qui tient quelquefois ici table ouverte. Elle est comme souvent accompagnée de sa mère très âgée et très sourde, on pourrait croire que c'est pour elle qu'elle parle si fort, mais non. C'est tout au plus un prétexte. Elle ne peut que brailleur. Lorsqu'elle reçoit des invités allemands, elle braille en allemand, quand ce sont des Britanniques, c'est en anglais. En italien, à l'occasion, elle se débrouille. C'est à chaque fois une démonstration vocale, une performance.*

*Ou bien, comme beaucoup de gens ici, parle-t-elle naturellement très fort. Pays rural. Je vois souvent de très jeunes gens, les garçons plus que les filles, se servir des couverts comme d'outils primitifs, en les tenant de tout leur poing pour couper les morceaux de nourriture, coudes bien écartés, avant de changer de main pour manger, en n'utilisant plus que la fourchette, tenue elle aussi dans le poing, la courbure des dents vers le bas. Des garçons avec un anneau à l'oreille, des filles avec des extensions de cheveux se nourrissent ainsi. Ils viennent des fermes les plus reculées, cette manière est, séculaire, celle de leurs parents, grands-parents. C'est aussi le geste des jeunes enfants qui apprennent à manger seuls. J'ai parfois essayé de le reproduire, je n'y arrive pas.*

« Une petite ville près de Nantes », dit-on encore pour décrire Châteaubriant, dans l'émission de télévision consacrée à Didier, mon copain le tueur.

C'est à la fois vrai et faux, là encore, dans l'esprit sinon dans la lettre.

Soixante kilomètres et des années-lumière séparent les deux villes. Il faut rouler presque une heure pour parcourir cette distance, sur des routes anachroniques, des routes à deux voies qui sillonnent campagne et forêts à force de virages dangereux, de bourgs traversés. Je l'ai dit, aucune structure ne relie plus la petite ville à rien, les grands axes passent loin à droite, à gauche, l'évitent comme une flaque. Les trente ou cinquante dernières années l'ont ignorée, sacrifiée. Elle n'a pas su se faire valoir, avec ses fabriques de charrues, ses entreprises familiales, sa belle incapacité à suivre le train du progrès. Il y a un confort tragique dans cet abandon à l'abandon. Une fierté aussi, la défense passive mais

Je dédie ce livre à Pierre-Yves, Frank, Ludo, Stéphane, Dominique, José, Nanou, Pierre-Marie, Alain, Mickey, Manu, Phil, Erkan, Pierre, Séverine, Noël, Lolo, Ronan, Pascale, Feliz, Gérard, Joël, Jean, Ozel, Thierry, Anne, Ricky, et à tous ceux et celles dont j'ai oublié le nom, mais pas le visage.

Et à Julien, encore.

Mise en pages  
PCA  
44400 Rezé

N°édition : L.01ELJN000399.N001  
Dépôt légal : janvier 2012

Extrait de la publication